

LE *franc* TIREUR

PHILIPPE
LÉOTARD

«1944 dans
le Vercors...»

un film de
Jean-Max Causse
et Roger Taverner

Images Yves Lafaye
Chanson de Mouloudji

avec Estella Blain, Roger Lumont, Roger Riffard, Robert Dadies, Serge Lahssen, Maurice Travail, Lucien Hubert, Serge Papagalli, Daniel Bellus, Jacques Eyrieux, Henri Coutet

Photo: Philippe Lottin

SORTIE NATIONALE LE 5 JUIN 2019
Rédition en version numérique restaurée



Distribution / Presse

ciné sorbonne

9 rue Champollion 75005 PARIS/ 01 43 26 73 57

www.lafilmotheque.fr

François CAUSSE

f_causse@yahoo.fr / 06 83 29 86 78

Lucie Bonvin

cinesorbonne@yahoo.fr / 01 43 26 73 57

LE FRANC-TIREUR, 1972,
Couleurs, 75 mn, DCP 2K, visa 40082

De

Jean-Max Causse et Roger Taverner

Avec

Philippe Léotard / Estella Blain /
Roger Lumont / Roger Riffard /
Robert Dadiès / Serge Lahssen /
Maurice Travail / Lucien Hubert /
Serge Papagalli / Daniel Bellus

Scénario.....Jean-Max Causse, Pierre Degregory, Roger Taverner
Photographie.....Yves Lafaye
Chanson.....Mouloudgi
Paroles.....Michel Jourdan
Montage.....Annabelle
Production.....Francis Leroi
Distribution.....Ciné Sorbonne



Pendant la Seconde Guerre Mondiale, le fils d'un collaborateur de Grenoble monte chez sa grand-mère sur le plateau du Vercors attendre que la guerre se termine sans lui. Le 21 juillet 1944, les troupes allemandes investissent le plateau. Forcé de s'enfuir, il rejoint un petit groupe de résistants et de civils et va devoir lutter pour survivre pendant trois jours et trois nuits.

L'histoire du film

Le premier intérêt du *Franc-tireur* tient à son acteur principal : Philippe Léotard. Recommandé à Jean-Max Causse par François Truffaut, qui l'avait fait tourner dans *Les Deux Anglaises et le Continent* et *Une belle fille comme moi*, l'écorché vif du cinéma français y occupe pour la deuxième fois de sa carrière le principal rôle masculin, juste après *Avoir vingt ans dans les aurès* de René Vautier sorti en mai 1972. Dans la peau de Michel Perrat, ce jeune homme désinvolte qui vient se réfugier dans la maison de sa grand-mère et se retrouve, malgré lui, mêlé à la Résistance. Léotard est toujours juste, suggérant, derrière l'impassibilité du personnage, la naissance d'une prise de conscience dictée par l'action.

Le film marque aussi les premiers pas de metteur en scène de Causse et Taverne. C'est en se promenant, au début des années 1970, dans le Haut Vercors qu'ils se prennent à rêver aux épisodes d'un western tant le paysage leur rappelle celui du Nord-Ouest des États-Unis. Mais, très vite, ils admettent qu'il existe sur place une histoire très proche de la mythologie du western : l'épopée de la Résistance. Ils imaginent alors une sorte de « patrouille perdue », composée de neuf personnages hétéroclites unis dans l'adversité.

C'est sur le terrain, selon la conception cinématographique d'Anthony Mann de mise en relation entre personnages et espace, qu'ils tracent l'itinéraire de leurs héros. Cette mise en scène géographique est si juste qu'ils apprennent plus tard, en rencontrant des témoins (en particulier Paul Dreyfus, auteur d'*une Histoire du Vercors*, grand reporter au Dauphiné Libéré et conseiller historique de leur film) et des historiens, qu'un groupe de résistants avait emprunté exactement le même parcours que celui du récit.

Si l'efficacité des scènes d'action, que soulignait la critique publiée par Variety en 1972, se joue des contraintes du budget et témoigne d'une connaissance aiguë du cinéma américain, la sobriété du *Franc-tireur*, épousant le point de vue de simples individus, maquisards ou non, l'éloigne beaucoup des canons du genre. Le charme du film fait penser plus d'une fois à *Une Aventure de Billy le Kid* de Luc Moullet, tourné à la même époque, rare western français qui repensait le genre en faisant table rase des clichés hollywoodiens et en l'abordant dans une approche documentaire.

En matière de technique, l'utilisation du format 1.75 dit format italien mérite d'être relevée. Peu répandu en dehors du cinéma italien des années 1960 et 1970 (Antonioni, Visconti, Fellini), ce format panoramique permet ici de révéler les décors naturels majestueux du Vercors. On soulignera aussi la beauté des images mises en lumière par la photographie en Eastmancolor d'Yves Lafaye (à qui Jean-Max Causse avait demandé de s'inspirer des teintes des films en Technicolor d'Anthony Mann), bien restituée par la numérisation du négatif en 4K.

S'inscrivant dans les préoccupations d'une époque soucieuse d'aborder au cinéma de grands sujets politiques, *Le Franc-tireur* relate une page trouble de l'Histoire de France : l'abandon à l'été 1944 du maquis du Vercors par les Alliés et Gaullistes. Au moment de la

Libération, le Vercors était dirigé par une entité militaire et une direction socialiste. Une entente contre nature pour De Gaulle qui choisit de laisser à leur sort ces résistants jugés incontrôlables. « *Ceux qui, à Londres et à Alger, n'ont rien compris de la situation dans laquelle nous nous trouvons seront considérés comme des criminels et des lâches* », écrivait Eugène Chavant, chef civil du Vercors, au Général de Gaulle. Par ailleurs, l'époque demandait des héros manichéens, et non des anti-héros comme Perrat. Ce parti de ne pas traiter le sujet en idéalisant les personnages, mais en les considérant comme des gens ordinaires qui se révèlent face à des circonstances extraordinaires, fera scandale.

Comme d'autres films qui offrent une vision non conventionnelle de la Résistance, il sera censuré : l'ORTF en achète les droits mais ne le programmera jamais. En 1974, la Maison de la Culture de Grenoble demande à projeter le film dans le cadre d'un festival consacré à la Résistance, avant de se raviser. En février 1986, le film est doublement à l'affiche du Festival du Cinéma Français de Grenoble (prévu le 9 février à Villard-de-Lans et le 10 à Grenoble). Mais, devant les protestations du président de l'association des Pionniers du Vercors qui qualifie ce film peu orthodoxe de « *pantalonnade innommable* », le conseil municipal de Villard-de-Lans décide, au grand dam des organisateurs, de le déprogrammer. Paul Vecchiali, lauréat du Grand Prix du Festival pour *Rosa la rose, fille publique*, déclare : « *Je ne connais pas Jean-Max Causse mais le fait qu'on interdise un film m'est particulièrement odieux* ». Il quittera la salle et invitera la presse à le suivre.

Ces accidents de parcours expliquent sa sortie tardive en salles, le 16 janvier 2002, trente ans après son tournage, même si le film avait tout de même été projeté auparavant en plusieurs occasions : au cinéma le Gaumont de Grenoble le 10 février 1986, puis la même année à la Cinémathèque française dans le cadre de la rétrospective « 20 Ans d'Action » consacrée à Jean-Max Causse et Jean-Marie Rodon, et au Festival international du Film d'Histoire de Pessac en 1993. En 2002, Jean Max Causse a aussi été invité à venir présenter son film au Festival du Film français de Richmond en Virginie et à l'Alliance française de New-York.

Au-delà de la page d'Histoire, l'intérêt du film réside dans sa réflexion sur l'engagement, au travers de son héros solitaire et individualiste. On est au début des années 1970, le Gaullisme a fait son temps. Mai 1968 a soulevé l'espoir d'une jeunesse mobilisée et la société française bat alors d'un souffle nouveau. « *Au cours de l'été 1972,*

les réalisateurs ont enregistré le rêve d'une génération. Le Franc-tireur invente en effet la fusion de trois sources majeures d'un imaginaire collectif déterminantes pour une époque : la Résistance, le cinéma d'aventures américain, la Nouvelle Vague et Mai 1968 », analyse Jean-Michel Frodon dans Le Monde.

Aujourd'hui, le temps a fait son œuvre. On peut désormais voir *Le Franc-tireur* en dehors des passions et le juger à l'aune plus sereine de l'Histoire, et surtout plus formelle du cinéma. « *Les jeunes spectateurs qui vont découvrir le film ne connaissent rien à l'histoire de la Résistance. Ils viennent chercher un voyage, une évasion* », confie Jean-Max Causse.

Cette censure a considérablement nui à la carrière de réalisateur de Jean-Max Causse qui se consacra à remplir son rôle de passeur à travers les salles Action puis la Filmothèque, spécialisées dans le patrimoine. En 1973, il réalise le film qu'il aurait voulu ne jamais faire, un documentaire de dix minutes sur l'incendie du C.E.S. Pailleron à Paris dans lequel il perdit sa fille de dix ans, pour sensibiliser les parents d'élèves des établissements construits selon le même principe dangereux. Le film contribuera à la destruction par l'Education nationale de plus de 400 collèges.

Par la suite, il tournera cependant deux court-métrages. En 1993, il adapte une nouvelle policière de Marc Villard, ONDE DE CHOC, et réunit pour la première fois à l'écran Manuel et Fiona Gélin. Le film est sélectionné aux Festivals de La Rochelle et de Cognac et diffusé sur France 3. Et il vient de terminer CINEMA, un nouveau court très personnel, tout en photos (à l'image de *La Jetée* de Chris Marker) sur quatre disparus célèbres avec lesquels il eut, à un moment ou à un autre, des liens (François Truffaut, Henri Langlois, Claude Chabrol, Jim Morrison).

Quant à Roger Taverne, ce fut son seul et unique film. Après une carrière dans un grand groupe industriel comme directeur d'un centre informatique puis chef du personnel, il est aujourd'hui à la retraite.

Extraits de presse

Une belle histoire pour une œuvre attachante... Ce FRANC-TIREUR est un objet rare pour les cinéphiles, et un film à découvrir.

LES ECHOS

L'hommage des metteurs en scène ne s'adresse pas seulement aux héros ou anti-héros du Vercors, mais aux maîtres du grand cinéma américain des années 50, revus à la lumière de l'esprit libertaire des sixties. Un objet rare, à découvrir absolument.

LA REPUBLIQUE DU CENTRE

En ces temps d'orgie d'effets numériques, de filmage et de montage trépidants, notamment dans le cinéma d'action, LE FRANC-TIREUR est quasiment un bain de jouvence, une leçon de simplicité... Il faut donc oublier les conventions et se laisser porter par la grâce naturelle de ce FRANC-TIREUR sans esbrouffe.

LES INROCKUPTIBLES

La guérilla est filmée comme un western alpin, parfois un jeu de piste enfantin qui finit mal : une forme d'épopée à la française qui rêverait à Anthony Mann.

LIBERATION

Il faut le découvrir d'urgence.

LE PARISIEN (côte ***)

Philippe Léotard, débutant, est étonnant de justesse, la mise en scène est simple et efficace, et la photo donne à ce décor naturel une grandeur et une force dignes de l'Ouest américain. A découvrir.

STUDIO (côte ***)

Tourné en 1972 dans un paysage de western et comme un western, censuré pendant trente ans, le film de Jean-Max Causse et Roger Tavernier sort enfin. Un film plus que nuancé sur la mythologie de la Résistance, qui montre des hommes et non des héros et qui, mine de rien, en dit long sur l'absurdité des guerres d'aujourd'hui.

LE NOUVEL OBSERVATEUR (côte **)

ENTRETIEN avec JEAN-MAX CAUSSE

Jean-Max Causse, trente ans pour sortir un film, c'est long !

- Oui. C'est un film qui a eu bien des malheurs. Pendant longtemps l'histoire, pour les Français, c'était le livre d'histoire. Tous les films qui s'écartaient de cette image d'Épinal, de l'histoire officielle, étaient boudés quand ils n'étaient pas interdits. *Les sentiers de la gloire* de Kubrick a mis des années à sortir en France, tout comme *La prise du pouvoir par Louis XIV*, le magnifique film de Rossellini. *Le franc-tireur* sort aujourd'hui en salle après avoir été boycotté pendant trente ans par le cinéma et aussi par la télévision. Cependant quelques courageux, durant cette période, ont tenu à le montrer comme Dominique Païni à la Cinémathèque Française, Pierre-Henri Deleau au Festival de Pessac, Jean-Loup Passek au Festival de La Rochelle.

Aujourd'hui, on commence néanmoins à remettre en cause certaines certitudes historiques

- C'est vrai. Au sujet du Vercors, c'est une page d'histoire difficile à avaler pour certains. Ce maquis, dont certains chefs, par ailleurs, avaient fait pas mal d'erreurs stratégiques voire de provocations pas toujours heureuses, n'intéressait plus de Gaulle pour nombre de raisons, et il l'a abandonné au moment critique.

Mais je crois qu'il faut dépasser un peu ce côté politique. Les jeunes, c'est-à-dire la majorité des spectateurs de cinéma, qui vont découvrir ce film ne connaissent rien à l'histoire de la Résistance. Ils viennent chercher une évasion, un voyage. Et c'était là notre objectif principal : raconter l'histoire d'un groupe humain, rassemblé par les circonstances, un peu comme chez John Ford, poursuivi par l'ennemi dans un cadre hostile mais aussi grandiose, et cela avec un tout petit budget. Et là encore je ferai référence à Kubrick. Pour tourner *L'ultime razzia*, Kubrick avait trouvé moyen de placer dans son cadre dix mille figurants gratuits, les spectateurs d'un champ de courses. De la même façon, nos neuf fugitifs se déplacent dans un cadre montagneux splendide qui remplit tout l'écran. C'est vrai qu'on en a plein les yeux. Et la montagne est gratuite !

Le film a quand même été tourné en 35 mm, en couleurs et pour le grand écran...

- Oui, fauché mais pas trop quand même. J'avais montré à Yves Lafaye, le chef opérateur, trois westerns d'Anthony Mann, le grand spécialiste des rapports des personnages et du terrain. Je lui ai dit : "Voilà l'image que Mann obtient avec du Technicolor. Essaie de me faire la même chose en Eastmancolor (dont les teintes étaient à l'époque beaucoup moins contrastées)". Il y a réussi, la photo est remarquable.

En effet, les paysages sont tout à fait ceux du western

- C'est d'autant plus vrai qu'au départ, nous voulions y tourner un vrai western, avec des cavaliers, car le cadre s'y prête. Et puis, nous nous sommes dits qu'il y avait une histoire sur place, et finalement que la Résistance était sans doute la période qui se rapprochait le plus de l'histoire de l'Ouest américain, c'est-à-dire de la redéfinition des lois en fonction d'une morale. C'est un itinéraire à la fois humain et géographique. Après le tournage, nous avons d'ailleurs découvert qu'un groupe de résistants avait suivi exactement le même chemin que les héros du film.

- *Comment s'est déroulé le tournage ?*

Il a été éprouvant. Nous étions à 2000 mètres d'altitude et devions faire une heure de marche tous les jours pour atteindre le lieu de l'action. Le haut plateau du Vercors est un lieu magique, mais il faut le mériter. Heureusement, les "locaux" nous ont beaucoup aidés, du garagiste du coin qui réparait le groupe électrogène, aux jeunes de La Chapelle qui font de convaincants Allemands, comme s'ils s'étaient pris au jeu d'incarner l'ennemi ! Il ne faut pas oublier que les gens ont beaucoup soufferts sur le plateau. Enfin, le film doit beaucoup à un assistant grenoblois, Louis Philippe. C'était un fou de cinéma qui filmait l'avancement des glaciers pour le CNRS. Quelques années plus tard, il a été décapité par un planeur alors qu'il était en train de le filmer.

Philippe Léotard était alors un débutant. Comment l'idée de l'engager vous est-elle venue ?

- Philippe avait bénéficié d'une formation d'acteur au Théâtre du Soleil. Je l'avais remarqué dans un film de François Truffaut où il avait un petit rôle, et quand j'en ai parlé à François qui connaissait notre scénario, il me l'a chaleureusement recommandé pour le rôle principal. Et c'est vrai qu'il est formidable. À cette époque, il était très sportif. Il venait de tourner *Avoir vingt ans dans les Aurès* avec René Vautier. Dans notre film, on a bien dû refaire 6 à 7 fois la scène de poursuite avec le soldat allemand. Et il avait une pêche d'enfer... Je pense aussi que le personnage de Perrat, un individualiste venu sur le plateau pour attendre que la guerre se termine sans lui, et qui doit finalement s'engager parce que sa peau est en jeu, lui plaisait. C'est avant tout un film sur l'engagement.

La version que l'on peut découvrir en salle est-elle celle montée en 1972 ?

- Pas tout à fait. J'ai fait un travail de remontage. Le film a été remixé afin d'éliminer une grande part de la musique qui nous avait été imposée, et j'ai rajouté des scènes qui avaient été coupées, dans la mesure où j'ai pu les retrouver, car la plupart des chutes avaient été détruites. C'est une version "director's cut", comme diraient les Américains. Sur le fond comme sur la forme, tout le monde me dit que le film n'a pas vieilli, moi je pense qu'il a bien vieilli, comme un bon vin. C'est déjà beaucoup pour moi qui l'ai toujours considéré comme un enfant mal aimé. Je constate que les autres l'aiment plus que moi. Alors laissons-lui vivre sa vie.

Propos recueillis en novembre 2001

Jean-Max Causse, l'homme des hauts plateaux

Marie-Noëlle Tranchant

Si vous voulez découvrir un film maudit, et remonter le temps jusqu'à la jeunesse de Philippe Léotard, qui y tenait son premier grand rôle, c'est le moment. *Le Franc-tireur*, de Jean-Max Causse et Roger Taverner, arrive sur les écrans après être resté inédit pendant trente ans. Un destin aussi singulier que ce « western » atypique, tourné pendant l'été 1972 dans le Vercors, avec le concours des habitants de La Chapelle-en-Vercors.

L'action se passe en juillet 1944. Les Allemands, qui s'étaient jusqu'ici gardés de pénétrer dans ce nid de maquisards, sont passés à l'attaque. Pas de chance pour Michel Perrot (un Philippe Léotard très fringant), jeune homme fort éloigné de tout engagement, qui pensait pouvoir attendre tranquillement la fin de la guerre dans la ferme de sa grand-mère. Il se joint, avec quelques paysans du coin, à un groupe de maquisards, sous les ordres d'un lieutenant des chasseurs alpins. C'est le début d'une longue équipée à travers la montagne, semée d'embûches, d'escarmouches avec l'ennemi, de morts, de planques, de trahisons ou de gestes héroïques. A la fin, le jeune homme désinvolte qui refusait de tenir une arme est le seul survivant, et il tire.

Jamais on n'avait ainsi visité le Vercors, ses bois sauvages, ses cairns désolés, désormais associés pour toujours à la Résistance. Et ce groupe disparate de Français pourchassés peuple la nature splendide des petites et des grandeurs humaines.

« C'est un groupe de personnages réunis par le hasard

pour affronter un destin commun, comme dans La Chevauchée fantastique de John Ford, commente Jean-Max Causse. Et, comme chez Ford, l'adversité révèle les caractères et bouscule les préjugés. »

Il n'invoque pas seulement John Ford, ce passionné de western, mais Anthony Mann. Au réalisateur de *L'Homme de la plaine*, *Le Franc-tireur* emprunte sa mise en scène géographique, si juste que Jean-Max Causse et Roger Taverner ont appris plus tard qu'une poignée de résistants avait fait le même parcours que les personnages du film.

« L'idée du film nous est venue en nous promenant dans le Vercors, qui évoque à la fois les paysages de western et l'histoire du maquis. L'itinéraire des personnages et leurs rapports se sont organisés en partant du terrain, selon le principe d'Anthony Mann. »

Jean-Max Causse, les cinéphiles parisiens le connaissent par ses activités de distributeur et d'exploitant des cinémas Action, haut lieu du septième art américain depuis une trentaine d'années. Il fait partie de ces indépendants grâce à qui les grands classiques continuent à vivre sur les écrans, réédités en copies neuves, restaurés au besoin, agrémentés de présenta-

tions historiques et de commentaires critiques. Bref, choyés avec une passion obstinée, qui lui est venue dès l'enfance, et qu'il a cultivée pendant ses années d'études à Sup de co de Clermont-Ferrand, en lançant un ciné-club.

Mais Jean-Max Causse a aussi une vocation rentrée de metteur en scène, qu'il est temps d'accomplir. *Le Franc-tireur* en augure bien, et sa sortie est une remise en jambes, avant de reprendre la caméra.

Au fait, pourquoi n'a-t-on jamais vu ce film ? D'abord parce que le producteur a fait faillite avant la fin du tournage, qui s'est terminé avec des bouts de

ficelle. La seule copie tirée s'est trouvée bloquée par le syndicat. Rachetée par Jean-Max Causse, elle a failli deux fois être présentée dans des festivals, à Grenoble. Là, ce sont des raisons idéologiques qui l'ont empêché :

« Le film n'était pas conforme à l'image qu'il convenait de donner de la Résistance, explique Jean-Max Causse. L'image d'Epinal pour l'histoire officielle a longtemps prévalu, ignorant le hasard et la complexité des êtres et des circonstances. Et puis Les Francs-tireurs rappellent sans doute trop que le Vercors a été un maquis abandonné, malgré la visite de son chef militaire, le

colonel Huet, au QG de De Gaulle à Alger, pour demander de l'aide. De Gaulle ne voulait pas que les Résistants du Vercors, jugés assez incontrôlables, aient part à la victoire. Il les a sciemment laissés tomber comme plus tard les harkis. »

Causse n'a rien perdu, avec les années, de l'antigaullisme virulent qui l'a mené sur les barricades de soixante-huit. Il manque de respect pour les institutions. La seule qu'il regrette, c'est le service militaire. Il a fait le sien dans les paras, et, se souvient-il, « j'y ai trouvé une liberté rare entre les hommes ». Vous avez dit non conformiste ?

Le Franc-tireur, de Jean-Max Causse et Roger Taverner • Premier film avec Philippe Léotard en tête d'affiche, ces aventures dans le Vercors, sont restées inédites depuis 28 ans

Les rêves interdits d'une génération

QU'EST-CE que c'est que ça ? Un cours d'histoire filmé consacré au maquis du Vercors ? Un film de vacances de Philippe Léotard adolescent ? Un essai brechtien ? Un peu tout ça, mais bien davantage. Sorti du passé du cinéma français, ce film enseveli sans avoir vécu jaillit comme un beau diable d'on ne sait d'abord quelle boîte. Dans les paysages splendides, les tribulations du tout jeune et tout aussi splendide Léotard contraint de se mêler à un groupe de résistants sans vouloir adhérer à leur cause, et fuyant à travers la montagne devant les SS, sont une sorte d'ovni de cinéma, qui recè-

le des trésors inattendus. La beauté des images, qui ne tient pas qu'à la splendeur des paysages, est la première à apparaître. Mais aussi le côté joueur de cette épopée d'une escouade de combattants et de civils tentant d'échapper à leurs poursuivants sur fond de grand drame historique. Et la remise en question des simplismes et manichéismes qui deviendront l'histoire officielle de la Résistance. A ces enjeux romanesques et politiques s'ajoute la mise en œuvre d'une distanciation dans le jeu des acteurs et la manière frontale, théâtralisée, de les filmer qui contribue à suggérer ce recul critique, sans que le film ne cesse de glorifier la présence physique des humains et de la nature.

Tout cela serait déjà fort bien. Mais il se dévoile peu à peu que Jean-Max Causse (qui sera ensuite avec son compère Jean-Marie Rodon le fondateur des salles Action à Paris) et son acolyte d'alors ont accompli à l'époque un acte exceptionnel, dont il est difficile de trouver d'autres exemples. Au cours

de l'été 1972, ils ont enregistré le rêve d'une génération. Il serait plus juste de dire : d'une génération de garçons. *Le Franc-tireur* invente en effet la fusion de trois sources majeures d'un imaginaire collectif, déterminantes pour une époque : la Résistance ; le cinéma d'aventures américain ; la nouvelle vague et mal 68. Le film est l'exact, très honnête (naïveté comprise) et très joyeux condensé de cela - jusqu'à l'irruption d'Estella Blain, improbable paysanne en culssardes de skaï, magnifique et hilarant fantasme masturbatoire.

UN SENS ÉPIQUE

Grâce à un exceptionnel concours d'opiniâtreté, de croyance et de chance, Causse et Taverner ont réussi à porter à l'écran ce triple horizon. Avec des bouts de ficelle et l'infini du ciel, leur évocation de la Résistance rappelle la pratique encore récente et déjà légendaire d'une forme d'héroïsme où s'est joué l'honneur des pères. Mais il s'agit simultanément de retrouver

le sens épique tel qu'il se décline désormais dans les westerns et les films de guerre hollywoodiens classiques : John Ford, Raoul Walsh et Anthony Mann sont les véritables stratèges des mouvements de la petite troupe errant entre plateaux et ébouils, et *La Patrouille perdue* ou *Aventure en Birmanie* fournissent la carte de leur crapahutage avec un plein sac de symbolique sur le dos.

La mise en jeu des codes narratifs et la mise en doute des récits officiels au cours des années 1960 complètent les sources de ce film très riche, quand bien même il ne se départ jamais d'une simplicité adolescente. Et, comparé à ce qui arrivera bientôt dans le cinéma, c'est ce premier degré, cette absence de roublardise, de maniérisme, de surcharge érudite ou de cynisme revenu de toutes les aventures qui fait le charme intact, voire augmenté, de *Franc-tireur*. Il est d'autant plus troublant que, alors que depuis cette époque tout et n'importe quoi est sorti sur nos écrans, les rêves de cette génération se seront trouvés interdits pendant 30 ans. La vision du film montre qu'ils sont loin de n'être plus qu'une curiosité pour archéologues des mentalités.

J.-M. F.



Filmographie Sélective de Philippe Léotard

- 1970 : *Domicile conjugal* de François Truffaut
- 1971 : *Max et les ferrailleurs* de Claude Sautet
- 1971 : *Les Deux Anglaises et le Continent* de François Truffaut
- 1972 : *Le Mot frère et le mot camarade* de René Vautier
- 1972 : *Une belle fille comme moi* de François Truffaut
- 1972 : *R.A.S.* d'Yves Boisset
- 1972 : *Le Franc-tireur* de Jean-Max Causse
- 1972 : *Avoir vingt ans dans les Aurès* de René Vautier
- 1974 : *La Gueule ouverte* de Maurice Pialat
- 1975 : *La Traque* de Serge Leroy
- 1976 : *Vincent mit l'âne dans un pré* de Pierre Zucca
- 1976 : *La Communion solennelle* de René Féret
- : *Le Juge Fayard dit Le Shériff* d'Yves Boisset
- 1978 : *Judith Therpauve* de Patrice Chéreau
- 1980 : *La Petite Sirène* de Roger Andrieux
- 1980 : *Une semaine de vacances* de Bertrand Tavernier
- 1982 : *La Balance* de Bob Swaim
- 1982 *Paradis pour tous* d'Alain Jessua
- 1983 : *La Pirate* de Jacques Doillon
- 1983 : *Tchao Pantin* de Claude Berri
- 1985 *Tangos, l'exil de Gardel*, Fernando Solanas
- 1985 : *Rouge-gorge* de Pierre Zucca
- 1985 : *L'Aube* de Miklós Jancsó
- 1986 : *Exit exil* de Luc Monheim
- 1986 : *L'État de grâce* de Jacques Rouffio
- 1987 : *Jane B. par Agnès V.* d'Agnès Varda
- 1987 : *Le Testament d'un poète juif assassiné* de Frank Cassenti
- 1988 *L'œuvre noir* de André Delvaux
- 1988 *Le sud* de Fernando Solanas
- 1989 : *Il y a des jours... et des lunes* de Claude Lelouch
- 1991 : *La Chair* de Marco Ferreri
- 1991 : *Duel de nuit* d'Olivier Rochat
- 1995 : *Les Misérables* de Claude Lelouch